Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 45 (1951)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rezensionen — Comptes rendus

Histoire de l'Eglise, dirigée par A. Fliche et E. Jarry. Tome XVI. *La crise religieuse du XVIe siècle,* par **E. de Moreau, Pierre Jourda et Pierre Janelle.** — Bloud et Gay, Paris 1950. 460 pages. 960 fr.

L'exposé de la Réforme protestante, qui fait l'objet de ce volume, a été réparti de la manière suivante : Au P. de Moreau, de l'Académie royale de Belgique, auteur de plusieurs ouvrages consacrés à son pays et spécialement d'une *Histoire de l'Eglise en Belgique* en 5 volumes dont il a été plusieurs fois question dans cette Revue, a été confiée la tâche de parler de Luther et de définir les étapes de sa pensée. M. Pierre Jourda, professeur à la faculté des Lettres de Montpellier, l'historien de Marguerite de Navarre et l'auteur d'un livre sur Marot paru en 1950, nous présente Calvin et décrit le rayonnement de ses idées à Genève et en France. Enfin M. Pierre Janelle, professeur à la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, s'est chargé de l'histoire de l'anglicanisme sous Henri VIII, Edouard VI et Marie Tudor.

Le P. de Moreau commence par tracer, en 4 pages, un tableau, un peu court mais précis et suffisamment nuancé, de la situation religieuse en Allemagne au XVe siècle. Luther est présenté en toute objectivité. Le P. de Moreau lui reconnaît des qualités : une âme religieuse, une piété réelle, une puissance de travail surprenante, un talent de prédicateur indiscutable ; mais il souligne aussi ses défauts, notamment sa suffisance peu commune et son extraordinaire pouvoir d'auto-suggestion. Il cite souvent Strohl, historien protestant mais qui voit clair, et naturellement aussi les 2 volumes de Lortz (dont il n'a malheureusement pas pu se procurer la 2e édition). Il se défie beaucoup des confidences ultérieures de Luther sur ses premières années : sa jeunesse n'a pas été malheureuse, ni sa vie au couvent, du moins jusqu'à la prêtrise. Sa vocation n'a nullement été subite : seule a été brusquée son entrée au monastère ; en réalité, il y songeait de longue date. Le P. Denifle a cru voir en lui un moine médiocre qui, en présence de ses chutes morales, essaya de se justifier devant sa conscience par la théorie de la concupiscence irrésistible et de la non-imputation des péchés. Le P. Grisar, lui, a souligné surtout, non sans exagérer quelque peu, le tempéramment nerveux de Luther. C'est la conviction de l'inutilité des bonnes œuvres qui aurait été le point de départ de sa déviation doctrinale. Le P. de Moreau n'y contredit point, mais remonte plus haut : Luther en est arrivé à cette théorie par suite de sa déception de ne pas éprouver d'une manière sensible la libération du péché, la rentrée

en grâce avec Dieu, de ne pas trouver dans ses confessions les consolations spirituelles qu'il en attendait, de ne pas *sentir*, en un mot, le résultat de ses pratiques religieuses et de ses mortifications. Il ne faut pas, comme on l'a fait parfois du côté protestant, rendre le catholicisme responsable de la chute de Luther ; mais il faut, d'autre part, reconnaître que son évolution s'explique avant tout par des motifs d'ordre religieux.

Le P. de Moreau analyse ensuite les ouvrages de Luther et expose les progrès de la Réforme en Allemagne d'abord, puis dans les autres pays d'Europe. (La Suisse est omise ; tout au moins aurait mérité une mention un fait aussi gros de conséquences que le passage de Berne au protestantisme.)

De la France, le P. de Moreau avait parlé notamment à propos du cénacle de Meaux, de Lefèvre d'Etaples et de Briçonnet. Souhaitant une renaissance religieuse par la rénovation intérieure des individus et le retour à l'Evangile — interprété un peu trop par l'illumination personnelle — ils avaient tendance à négliger la tradition. François Ier, lui, entendait conserver la foi catholique, la religion officielle de la France, mais il tenait à patronner les intellectuels et c'est ce qui explique ses ménagements apparents à l'égard de la Réforme. Quant à Marguerite de Navarre, elle « protégea humanistes et réformateurs, lut plusieurs écrits de Luther, se montra fort teintée d'idées luthériennes » (p. 137), mais n'adhéra pas au protestantisme et ne songea nullement à le répandre en France.

Ainsi s'exprime le P. de Moreau. Ce sont aussi les conclusions de M. Jourda, l'auteur du Livre II : « Calvin et le Calvinisme. » D'un style alerte, il trace du réformateur français un portrait extrêmement vivant : pur, austère, cérébral acharné à l'étude, timide, juriste beaucoup plus que mystique, logicien impitoyable, législateur autant que théologien ; « à la différence de Luther, ce n'est pas le spectacle des abus, le scandale devant le relâchement de la discipline, mais un rigoureux examen de la doctrine qui l'amenèrent à se séparer du catholicisme » (p. 177). Allant jusqu'au bout de sa pensée, jamais le réformateur ne reviendra sur ses pas. L'auteur le suit dans ses premiers déplacements ; puis à Genève, où Farel accourt, le décidant à s'y fixer. Calvin s'y érige, de sa propre autorité, en défenseur de la morale. Les libertins obtiennent son renvoi. Rappelé, il rentre à Genève en dictateur. Il y publie l'édition française de l'*Institution*, ouvrage que M. Jourda analyse longuement. Calvin accepte les idées de Luther sur le problème de la justification et des œuvres ; il emprunte à Mélanchthon sa théorie des sacrements. « Il va, simplement, plus loin qu'eux et plus radicalement, rejetant, sans en rien garder, et la tradition et les cérémonies orthodoxes » (p. 215), mettant de l'ordre dans les théories protestantes, assez confuses et parfois contradictoires. Il a le génie de l'organisation ; il soumet Genève, qui demeure nominalement une république, à la plus stricte théocratie et réussit, à force d'intransigeante ténacité, à briser toutes les résistances. A la mort de Luther, c'est Calvin qui prend sa succession. Ses idées triomphent — dans les milieux qui ont abandonné le catholicisme — en France, en Suisse, en Alsace, au Palatinat, en Flandre, dans les Pays-Bas (chapitre traité avec une particulière compétence par le P. de Moreau), en Ecosse.

Dans l'ouest de l'Europe, l'Angleterre fait seule exception. Luther, à partir de la guerre des paysans, avait tenu à s'appuyer sur les princes ; Calvin à l'opposé, presque révolutionaire, entendait soumettre l'Etat à l'Evangile. Henri VIII, lui, trouvait les protestants trop démocrates et s'était érigé en chef de l'Eglise d'Angleterre (comme François Ier entendait, en somme, l'être aussi pour le royaume de France et Charles-Quint pour la chrétienté).

M. l'abbé G. Constant, dans son livre *La Réforme en Angleterre, le schisme anglican, Henri VIII* (1930), que M. Janelle cite souvent et dont il n'hésite pas à dire qu'il « doit servir de point de départ à toute recherche », soutient que le mariage du roi n'a été que l'*occasion* d'une rupture, préparée en réalité par des causes plus lointaines et plus profondes. M. Janelle, dans son volume : *L'Angleterre catholique à la veille du schisme anglican* (1935) a fait ressortir combien, au début du XVIe siècle, l'Angleterre était encore réellement catholique. Il le répète aujourd'hui. « L'état moral du clergé d'Outre-Manche était, semble-t-il, supérieur à celui de la curie romaine » (p. 315). Sans doute, surtout dans la classe moyenne, on protestait à l'occasion contre la fiscalité pontificale : il y avait dans l'air une certaine indépendance à l'égard de Rome ; mais, comme dans d'autres pays, les réformes introduites par le concile de Trente auraient eu vraisemblablement raison de ces velléités de scission. Quelles qu'aient pu être les causes lointaines du schisme, sa cause immédiate et principale fut le désir de Henri VIII de se débarrasser de son épouse légitime, Catherine d'Aragon (p. 319) et de se faire reconnaître, dans ce but, comme le chef spirituel de son royaume. Cette prétention, il la revendiquait en s'appuyant non pas sur les écrits des réformateurs, mais sur Marsile de Padoue et sur les pamphlets de l'époque de Philippe-le-Bel. Il avait eu l'habileté de ne l'exprimer que progressivement. Après avoir commencé par ressusciter la théorie de la suprématie du concile sur le pape (idée partagée d'ailleurs par Thomas More) il était parvenu, au bout de six ans, à se rendre maître de l'Eglise d'Outre-Manche. Ceux qui, comme Thomas More ou le cardinal Fisher (qui avait été en outre l'avocat de Catherine d'Aragon) refusaient de reconnaître à Henri VIII cette suprématie spirituelle, payaient cette audace de leur vie ; mais tel était le prestige exercé par la dynastie des Tudor, que l'opinion, passive et muette, s'inclinait : le roi, disait-on, est momentanément brouillé avec le pape ; cela s'est déjà vu, mais cela passera. Son attitude avait fait de lui un schismatique, mais il entendait bien ne pas être un hérétique (« son orthodoxie ne se démentit pas jusqu'à son dernier souffle », p. 356) et ne pas tolérer dans son royaume des attaques contre le dogme ; et c'est ainsi qu'il faisait simultanément, d'une part conduire au bûcher ceux qui s'en prenaient aux croyances traditionnelles et, de l'autre, décapiter, les considérant comme des traîtres, ceux qui n'acceptaient pas sa thèse du pouvoir divin des rois et refusaient de voir en lui le pape de l'Eglise d'Angleterre. Il finit, il est vrai, par se déclarer opposé au culte des saints, mais c'était uniquement afin de ruiner plus aisément l'institut monastique ; et s'il fit, prudemment d'ailleurs, quelques avances aux réformateurs d'autres pays, à ceux d'Allemagne en particulier, c'était parce qu'il souhaitait empêcher la réunion du concile convoqué par

Paul III et parce qu'il redoutait, comme pouvant lui devenir fatal, le rapprochement — qui s'effectua malgré lui — de Charles-Quint et de François Ier.

Le prestige royal ne survécut pas à Henri VIII. Edouard VI monta sur le trône à 9 ans et mourut déjà 6 ans après. Pendant cette minorité, Cranmer fit pencher le royaume du côté du protestantisme, qui s'établit en Angleterre avec une liturgie de caractère zwinglien. La résistance catholique s'affirma sous Marie Tudor, qui rétablit dans le pays la foi traditionnelle ; mais la mort de la reine — et sa malchance — mit fin aux espoirs de restauration. En Ecosse, la Réforme avait pris un caractère beaucoup plus accentué, grâce surtout à l'action de Knox, « la personnalité la plus puissante peut-être qu'ait produite le protestantisme » (p. 425) tandis qu'en Irlande la résistance fut plus forte et demeura victorieuse.

On ne reprochera certes pas aux auteurs de ce volume d'avoir noirci la mémoire des réformateurs ou d'avoir passé sous silence les torts des catholiques. Ces derniers, manquant d'organisation, se sont montrés trop passifs et comme intimidés par les attaques virulentes des novateurs. Au début, rares sont, en Allemagne, les évêques et les théologiens qui s'opposent à l'hérésie. En France, l'Eglise ne s'engage que prudemment, non sans flottement et avec trop de modération. Dans les Pays-Bas, le gouvernement, si maladroitement intransigeant, du duc d'Albe fit beaucoup de mal : le Prince d'Orange, soucieux de secouer la domination espagnole, faisait figure de patriote, contrairement aux catholiques qui, eux, cherchaient à se réconcilier avec le roi afin de sauver la foi traditionnelle. Rome, de son côté, n'eut aucune parole d'encouragement pour ceux qui, en Allemagne, essayaient de résister. Le Saint-Siège réagit avec trop de lenteur : il mit 7 ans avant de se prononcer définitivement au sujet du premier mariage de Henri VIII. Paul IV fit preuve d'étroitesse de vues et d'un inconcevable aveuglement à l'égard du cardinal Pole (p. 399) injustement soupçonné, ce qui paralysa l'action bienfaisante que celui-ci aurait pu exercer.

Parlant de l'abondance du cœur d'un sujet qu'ils possèdent si bien et qu'ils exposent magistralement, MM. Jourda et Janelle se répètent parfois un peu. On leur pardonnera volontiers, puisque cela fait ressortir mieux encore les idées qu'ils défendent ; mais il est des questions qui sont abordées à deux endroits par des auteurs différents. C'est ainsi qu'il est parlé du cercle de Meaux par le P. de Moreau (pp. 133-35), mais aussi par M. le chanoine Cristiani, dans le tome XVII (pp. 364-69), paru avant le tome XVI (cf. cette Revue, 1949, p. 70). C'est dans le même volume que M. Cristiani poursuit l'histoire de la Réforme en Allemagne. C'est lui aussi qui raconte les origines des guerres de religion en France jusqu'à la paix d'Amboise de 1563. La Saint-Barthélemy, les événements qui ont suivi et, pour l'Angleterre, le règne d'Elisabeth seront à chercher dans les tomes XVIII ou XIX, qui n'ont pas encore paru.

Nous apprenons, avec quelle douloureuse surprise, au moment de mettre sous presse, la mort de M. Augustin Fliche, le directeur de la collection (sur l'œuvre duquel nous comptons revenir dans le prochain numéro). Ce sera l'une des tâches de celui qui sera appelé à lui succéder de répartir minutieusement, si ce n'est pas chose déjà faite, la tâche dévolue à chacun

des collaborateurs et de s'efforcer de faire paraître autant que possible dans leur ordre successif les volumes de cette remarquable Histoire de l'Eglise, du moins lorsqu'il s'agit de faits aussi étroitement liés les uns aux autres que, par exemple, ceux qui se rapportent à la naissance et à la diffusion de la Réforme, ainsi qu'au redressement dont celle-ci a été l'occasion de la part de l'Eglise.

L. Wæber.

Ph. Delhaye : Une controverse sur l'âme universelle au IXe siècle. — Namur, Centre d'études médiévales, 4 boulevard du Nord, 1950. In-8°, 71 pages.

Une heureuse trouvaille a permis à Dom Lambot de découvrir le *De anima ad Odonem Bellovacensem* de Ratramne que Mabillon avait connu et qu'on n'avait plus retrouvé depuis lors. Cet opuscule fait lui-même allusion à plusieurs œuvres disparues, deux écrits antérieurs de Ratramne et plusieurs lettres ou mémoires de ses correspondants et adversaires. Ainsi reparaît à nos yeux une controverse théologique du IXe siècle. On connaissait déjà bon nombre de ces larges disputes qui d'abbayes en évêchés opposaient abbé à abbé, évêque, écolâtre ou moine plus brillant. N'était-ce pas, à cette époque, le grand instrument de l'activité doctrinale ? En voici donc un nouvel exemple. Tandis que se prépare l'édition de ce texte, le professeur Ph. Delhaye analyse pour nous ce débat dans les *Analecta mediaevalia namurcensia*. Il eut pour origine un texte assez énigmatique de saint Augustin dans le *De quantitate animae*. Les âmes sont-elles une seule âme, ou simplement plusieurs, ou, à la fois, une seule et plusieurs ? Aucune de ces solutions ne satisfait le docteur africain. Mais il n'en fournit pas d'autre pourtant. Or voici qu'aux origines de ces hésitations, on aperçoit les théories divergentes de Platon, des stoïciens et des néo-platoniciens sur le thème de l'âme du monde, dont le grand évêque ne parvenait pas à s'évader entièrement. Le IXe siècle lui non plus. Y eut-il même dans la pensée des correspondants de Ratramne un certain monopsychisme proche de celui d'Alexandre d'Aphrodise et, bientôt, d'Averroès, comme le voulait Renan ? L'étude de Boèce pouvait-elle inspirer quelque chose de cette sorte ? Ph. Delhaye montre qu'à la racine du débat du IXe siècle, il faut voir, dans la pensée de l'adversaire, un « réalisme » platonicien à la mode de cette époque et dans la pensée de Ratramne un conceptualisme qui annonce celui d'Abélard, en même temps qu'une position théologique très ferme qui barre la route à tout monopsychisme.

M. H. Vicaire, O. P.

Quellenwerk zur Entstehung der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Abteilung II : **Urbare und Rödel.** 3. Band, hrg. von **Paul Kläui.** — Aarau 1951. 383 Seiten.

Der vorliegende Band des Quellenwerkes zur Entstehungsgeschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft schließt die Textreihe der Urbare und Rödel ab. Er enthält wichtige Quellen vor allem zur Wirtschafts- und Verwaltungsgeschichte geistlichen und weltlichen Grundbesitzes : Güter-

und Einkünfteverzeichnisse sowie Verwaltungsnotizen des Klosters im Hof zu Luzern, der Klöster Muri und Rathausen, dann die Steuer- und Waffenverzeichnisse der Stadt Luzern. Beigefügt wurden einige ergänzende und dem Verständnis der Urbare dienende Quellenstücke. Die Ausgabe ist mustergültig, nach den Grundsätzen bearbeitet, die Kläui dem ersten Band vorausgeschickt hat. Den einzelnen Quellen gehen erläuternde Angaben zur Kloster-, Besitz- und Textgeschichte voran. Wertvoll ist vor allem die genaue Datierung der Quellen, mit vorbildlichen Übersichtsplänen über Aufbau und Schreiber der Rödel. Reiche genealogische Vermerke füllen die Anmerkungen. Zur Geschichte der mittelalterlichen Frömmigkeit bietet der Kusteramtsrodel einige aufschlußreiche Angaben. Aber auch für das Verhältnis von Kloster und Stadt stößt man hier auf ergiebige Stellen, die bisher zu wenig ausgebeutet worden sind. Die drei Bände sind vor allem auch den Freunden der Ortsgeschichte zu empfehlen, sie werden hier reiches Material finden.

Theophil Graf.

Johann Fridolin Waldmeier : Der Josefinismus im Fricktal (1780-1830). — Buch- und Kunstdruckerei A. Fricker, Frick 1950. 208 S.

Die vorliegende Freiburger Dissertation aus der Schule von Professor Vasella zählt zu jenen wissenschaftlichen Erstlingsarbeiten, die des allgemeineren Interesses wegen, das sie verdienen, den Rahmen einer durchschnittlichen Doktorthese sprengen. Auf Grund eines weitschichtigen, mit anerkennenswertem Fleiß und sauberer Methode zusammengetragenen Quellenmaterials ist es dem Verfasser gelungen, die kirchenpolitischen Verhältnisse des Fricktales, die über den engen lokalen Raum hinaus eine weitere Bedeutung haben, zu einer klaren, übersichtlichen Darstellung zu bringen. In fünf Kapiteln werden wir eingeführt in das Schicksal der fricktalischen Klöster, in das Leben und Wirken des Klerus, in die Probleme der Seelsorge und der kirchlichen Vermögensverwaltung, sowie in die Geschichte des Schulwesens. Wertvolle tabellarische Übersichten, u. a. über das Pfrundeinkommen der einzelnen Pfarreien, über das Primar- und Sekundarschulwesen und insbesondere eine willkommene kurzbiographische Liste der fricktalischen Pfarrgeistlichkeit von 1780 bis 1830 ergänzen die vielseitige Arbeit. Das Ergebnis dieser Bemühung, der Nachweis nämlich, daß die aargauische Kirchenpolitik des 19. Jahrhunderts im Grunde genommen nur die Weiterführung und Radikalisierung alter, josefiner Traditionen darstellt, so wie sie im Fricktal aus der österreichischen Zeit vorlagen, dürfte für die Forschung nicht ohne Bedeutung sein.

Daneben muß allerdings auch gesagt werden, daß Waldmeiers Darstellung manche Einseitigkeiten aufweist, die sich vor allem daraus ergeben, daß der geistesgeschichtliche Hintergrund, auf dem sich das lokale Geschehen im Fricktal abspielte, nicht genügend herausgearbeitet wurde ; auch haben die unbestreitbar positiven Werte der Aufklärung nicht die gebührende Würdigung gefunden. Man wünschte gelegentlich einen Vorstoß von der Oberfläche in die Tiefe. Wie gerne vernähme man etwas mehr über das

Innenleben der Klöster, einige kurze Hinweise darauf, inwiefern gewisse unverkennbare Mißstände bei Klerus und Volk der josefinen Kirchenpolitik Vorschub geleistet haben. Im Kapitel über die Ausbildung des Klerus wäre eine kurze kritische Auseinandersetzung mit den verschiedenen Tendenzen im theologischen Bildungswesen der Zeit unbedingt erforderlich gewesen. Es ist ein Mangel, daß die neuere Literatur über die für jene Jahrzehnte so charakteristische geistesgeschichtliche Problematik zu wenig oder überhaupt nicht herangezogen wurde. So muß u. a. das Urteil über das Generalseminar zu Freiburg i. Br. (S. 47) zum mindesten als einseitig und daher ungerecht bezeichnet werden. Man ist nach den Forschungen von Sebastian Merkle, Hermann Schell, Konrad Gröber, Hubert Schiel usw. solchen summarischen Verurteilungen gegenüber skeptisch geworden. Weiß man doch heute, daß selbst der vielumstrittene Konstanzer Generalvikar von Wessenberg den päpstlichen Primat nie geleugnet und nie nach einer Trennung von Rom gestrebt hat. Es ist nun einmal nicht wegzudeuten, daß die Aufklärung gerade auf dem Gebiete des Bildungswesens — das theologische inbegriffen — Grundlegendes und auf Jahrzehnte hinaus Richtungweisendes geleistet hat.

Es ist auch übertrieben, wenn S. 119 von « geringen Besoldungen des Klerus im Fricktal » die Rede ist. Ein Vergleich mit den Lehrerbesoldungen z. B. zeigt, daß die Fricktaler Geistlichen recht entlöhnt waren. Wenn jemand nur wegen einer « mageren Pfründe » vom Priesterberuf abgeschreckt wird (S. 64), so ist ein solcher Verlust wirklich nicht zu bedauern. — Auf S. 91 möchte man wissen, warum die dort angeführten Geistlichen ihrer Predigten wegen zur Rechenschaft gezogen wurden. Lag wirklicher Kanzelmißbrauch vor oder nicht ? — S. 96 hätte man wenigstens die Grundgedanken jenes Basler Hirtenbriefes kennen wollen, dem die Aargauer Regierung nur mit Zögern das Plazet erteilte. — Im Abschnitt über die Kapitelverhältnisse hätte man die verschiedenen Geister und Richtungen, aus denen sich der Fricktaler Klerus zusammensetzte, etwas näher kennen lernen wollen. Welches waren die Wortführer der gegensätzlichen Parteien ? Welches ihre gegenteiligen Meinungen ? Warum genau wurden gewisse Geistliche als « ultramontane Köpfe oder Römlinge » verschrieen ? Die Fehler lagen meist nicht auf einer Seite. Geistige Trägheit und satte Bequemlichkeit verbunden mit einem einseitigen Mißtrauen gegen noch so zeitgemäße Reformen haben oft ebensoviel zur Verwirrung der Geister beigetragen, wie die übertriebene Neuerungssucht gewisser unkirchlicher Hitzköpfe. Es gab auch eine durchaus positive, gläubige Aufklärung, die von den Anhängern des Althergebrachten zu Unrecht mit dem extremsten Rationalismus auf einen Nenner gebracht wurde.

Noch dieser und jener Vorbehalt ließe sich anbringen. Doch, dürfte man ruhig entgegnen, hätte die Bewältigung all dieser komplexen Fragen den Umfang einer Dissertation und die Zeit, die normalerweise einer Doktorarbeit zugemessen ist, zu sehr überschritten. Wir müssen Waldmeier für das, was er uns mit methodischer Sauberkeit geboten hat, dankbar sein, nicht zuletzt auch deswegen, daß er mit seinem interessanten Thema zur geistigen Auseinandersetzung anzuregen vermag. *Hans Wicki.*